

Gardez les yeux sur Burko

Richard Lechaîne

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lechaîne, R. (1992). Gardez les yeux sur Burko. *Moebius*, (51), 81–86.

GARDEZ LES YEUX SUR BURKO

Richard Lechaîne

*Pour tout ce qui concerne l'exercice de ses fonctions,
le bourreau ne doit pas savoir lire.*

Anatole Deibler

- Quelle escouade déjà?
- Les crimes économiques...
- Vous connaissez le lieutenant Samuel Burko depuis longtemps je crois?...
- Depuis longtemps. Nous avons travaillé ensemble à la moralité pendant de longues années.
- Vous êtes intimes?
- Nous sommes bons copains, oui.
- J'ai su qu'il vous avait parlé d'un sujet assez étrange ce matin-là... Que vous a-t-il dit au juste?
- Il m'a dit qu'il y avait des jours où il ne voyait vraiment pas ce qui l'empêcherait de faire la peau à l'un de ses semblables, de tuer quelqu'un... Vu que de toute façon on est tous fichus d'avance. Il m'a dit que depuis quelque temps toutes ces idées le travaillaient beaucoup, mais curieusement surtout en fin de journée, que d'ordinaire ça le prenait lorsqu'il était chez lui avec sa femme et ses enfants,

et que ça se tassait en prenant quelques verres et en regardant la télé.

– Il vous parlait souvent de choses semblables?

– Oui, assez. Disons que j'étais habitué à ce genre de raisonnement, venant de lui.

– Lorsqu'il vous a dit ça, vous étiez en route pour la résidence de Lamachietta?

– Oui, nous étions dans son auto. C'est moi qui conduisais.

– Bon... Ensuite, que vous a-t-il dit?

– Il m'a raconté une histoire à propos de l'éternité. Il m'a dit que si chaque être humain avait le potentiel ou la possibilité réelle d'être éternel, ce serait bien différent. Il trouverait alors dégueulasse d'assassiner une personne, gentille ou pas, qui éventuellement aurait opté pour une vie sans fin... Il voulait me montrer à quel point nous étions coincés. Du même coup j'imagine qu'il essayait de se déculpabiliser... Puis après il s'est mis à rigoler et m'a expliqué qu'il gardait la certitude que le joug d'une condamnation pesait sur nous et que nous étions tous, à des degrés divers, soit des victimes, soit des bourreaux en puissance et que le reste, les maladies de toutes sortes, les accidents, les catastrophes, ne venaient, en fin de compte, que débanaliser l'ordre naturel des choses et comme rythmer notre vision de l'existence et de la mort. Ce n'était pas la première fois qu'il me racontait ses trucs, mais jamais il n'avait insisté autant, et jamais il n'avait réussi à s'exprimer si clairement. Je me répétais sans cesse qu'il se foutait de ma gueule.

– Vous n'étiez pas de service cette journée-là... Alors pourquoi suivre Burko?

– Il m'avait téléphoné la veille pour me demander de l'accompagner chez Lamachietta. Il pensait avoir besoin de mes services.

– Que saviez-vous de Lamachietta et de l'enquête de Burko?

– Au bureau, tout le monde connaissait Lamachietta et on savait que lorsque son nom apparaissait dans un rapport, c'était qu'il risquait d'y avoir de l'action. C'était un homme sans scrupules, toujours fourré au bon endroit au bon moment; jamais de grosses combines avec une organisation à

n'en plus finir, mais un travail toujours efficace. En tout cas, Samuel le harcelait au sujet d'une affaire de trafic de faux documents légaux, j'ignore quoi au juste... Son département c'était les mœurs, vous le savez, mais cette histoire de faux remontait à un autre criminel, un nommé Perrez, la véritable cible de Samuel et qui, selon ses renseignements, recrutait des garçons et des filles en bas âge, pour on sait quoi, comme d'habitude... Burko voulait cuisiner Lamachietta d'aplomb et il croyait que j'avais les outils nécessaires pour mettre de la pression sur le gars. Et moi ça me plaisait. C'est pour cette unique raison que j'accompagnais Samuel.

– Vous avez beaucoup discuté en cours de route, votre ami vous semblait-il particulièrement volubile?

– Assez... Jusqu'à ce que nous arrivions sur les lieux d'un accident sur le boulevard de Maisonneuve, près de Saint-Laurent. Une camionnette et une moto. Des policiers entouraient un homme couché sur le sol, tout recroquevillé dans une marre de sang. Le type gueulait c'était incroyable et des badauds affolés criaient de tous côtés. Je ne comprenais pas ce qui se passait, puis Samuel m'a indiqué du doigt le devant de la camionnette. Sous le pare-chocs, tout près de la roue, il y avait la main coupée du motocycliste. Un policier est arrivé en courant, a ramassé le membre, à main nue, et l'a mis dans une simple boîte de carton. Nous avons nous continué notre route. Lorsque j'ai regardé Samuel, deux ou trois minutes plus tard, il était livide. Il a détourné la tête et m'a demandé si je savais que Lamachietta avait déjà fait dix ans de tôle. Je le savais... Notre homme avait écopé de plusieurs années pour avoir, d'un coup de hache, coupé la main d'un pauvre vaurien qui lui devait à peine un millier de dollars; mais j'ai feint l'ignorer et j'ai indiqué à Burko que je n'étais pas disposé à discuter du sujet.

– Pourquoi? L'accident vous avait tellement ébranlé?

– Non. Mais parce que je savais que Burko établissait un rapport entre l'accident, le crime de Lamachietta, et ses propres hantises. Je devinais que Samuel était en train de tisser des liens entre la main du motocycliste, la main que Lamachietta avait coupée il y a quinze ans et le fait que ce soit lui, Samuel Burko, qui menait l'enquête... Je trouvais que tout ça prenait des proportions gigantesques.

– Vous pensiez qu’il allait remettre ça avec ses pulsions meurtrières?

– Pas vraiment, parce que tout ça n’était que du bavardage, finalement, ce n’était qu’une façon déguisée, superficielle, hypocrite même de parler de ce qui le tracassait vraiment.

– Et selon vous, qu’est-ce qui l’obsédait vraiment?

– Ses origines. Samuel Burko est le fils adoptif d’un couple de commerçants de la région d’Ottawa, des Français immigrés ici au début des années trente. Ils sont aujourd’hui décédés. Il paraît que la mère naturelle de Burko était aussi d’origine française. Elle aurait accouché ici au Québec, pour ensuite donner son enfant à l’adoption et détalier dans son pays. Le trouble de Samuel aura toujours été de savoir pourquoi sa mère biologique avait quitté son pays le temps de l’accouchement. Il y a sept ou huit ans, à la mort de ses parents adoptifs, Samuel aurait découvert, en fouillant dans des vieilleries entassées au grenier de la maison familiale, une boîte de vieux journaux français comme *Le Figaro*, *Paris-Soir*, *l’Excelsior*, tous datés du mois de février 1939 et relatant le décès et la vie d’un certain Anatole Deibler. Les photographies montraient l’homme à différents âges de sa vie, au loisir comme au travail. Sur quelques photos, Anatole Deibler était accompagné d’une jeune femme dans laquelle Samuel a toujours cru reconnaître sa mère. Il y a quatre ans, Samuel, avec l’aide d’une amie, aurait déniché des documents concernant son adoption et signés par une dénommée Isabelle De Blier. C’est tout ce qui manquait pour convaincre Samuel Burko.

– Quel rapport établissez-vous entre cette histoire d’adoption et la mort de Lamachietta?

– Anatole Deibler était bourreau.

– Il serait le grand-père de Burko?

– Si je me fie à ce que Samuel m’a raconté, oui. Il pense que sa mère naturelle aurait voulu l’éloigner de la triste célébrité de sa famille.

– Vous y croyez?

– Samuel m’a confié qu’un jour, alors qu’il avait environ dix ans, le professeur de français était entré dans la classe et avait demandé à chaque élève de dire ce qu’il

voulait faire dans la vie, ce qu'il désirait être. Samuel avait répondu, avec sincérité et fierté, qu'il aimerait être bourreau. Personne n'avait ri, personne n'avait passé de remarques. Toutes les personnes présentes avaient réagi comme si la réponse de Samuel n'avait pas été entendue. Burko, ce jour-là, a décapité mentalement, un à un, méthodiquement, tous les autres élèves et le professeur de français.

– Ce n'est donc pas d'hier que ça le tracasse?

– Il ne faut pas s'imaginer que Burko cherchait un prétexte pour tuer quelqu'un... Non... Il ne cherchait pas l'occasion non plus, ni une victime, ni le moment idéal... Sinon il l'aurait fait bien avant... Il attendait simplement que ça s'impose si fortement dans son esprit qu'il ne puisse plus agir autrement. Il attendait que naisse en lui le courage de l'exécuteur... Mais il a toujours su qu'il ferait sa besogne, légalement ou pas.

– Que s'est-il passé lorsque vous êtes arrivés chez Lamachietta?

– J'ai stationné l'auto devant la maison et nous avons fumé une cigarette. Burko m'a expliqué qu'il désirait tout d'abord s'entretenir seul avec Lamachietta, histoire de se réchauffer et de mettre tous les éléments en place. Je devais attendre son signal avant de faire mon entrée. Je le sentais particulièrement nerveux mais pas du tout troublé, il paraissait plutôt impatient d'en finir. Il m'a répété de l'attendre et de ne pas me présenter avant son signal. Puis il est descendu de l'auto et m'a demandé d'ouvrir le coffre arrière. Ce que j'ai fait sans poser de questions. Il a ensuite traversé la rue en tenant d'une main son attaché-case et en fermant de l'autre les pans de son manteau.

«J'ai attendu dix minutes, peut-être quinze, avant que Samuel ouvre un rideau et me fasse signe de le rejoindre. J'ai vérifié si mon arme était bien chargée et j'ai marché jusqu'à la maison en me préparant mentalement à mettre le paquet. Je n'ai pas sonné. J'ai poussé la porte et j'ai pris instinctivement la direction de la cuisine. Je les ai trouvés dans la salle à manger.

«Howard Lamachietta était couché à plat ventre sur la table, à demi inconscient, ficelé et bâillonné. Burko se tenait debout, torse nu, à trois pieds de Lamachietta. Je le voyais

de côté. Lamachietta dodelinait de la tête comme s'il essayait de se réveiller. J'étais pétrifié. Puis Burko a levé une machette longue d'une trentaine de pouces. Il l'a tenue quelques secondes au-dessus de sa tête et sans jamais me regarder a dit d'une voix sombre mais calme : «Regarde la victime. Jamais le bourreau.» Et il a rabattu sa machette sans que je ne dise un mot, sans que je ne pousse un cri. Et la tête de Lamachietta est tombée.

– Gardez les yeux sur Burko... Qu'a-t-il fait ensuite? Vous vous souvenez?

– Il a remis sa chemise. Il ne m'a jamais regardé... J'ai saisi le téléphone fixé au mur de la cuisine et j'ai appelé du secours. Burko a traversé le salon pour fumer une cigarette. Ensuite je suis sorti de la maison, tout simplement, et j'ai attendu dans l'auto.

– Samuel Burko ne vous a rien dit? Il ne vous a pas dit pourquoi il vous avait entraîné là?

– Non. Il ne m'a rien dit...

– Avez-vous compris la raison de votre présence chez Lamachietta?

– Je crois qu'il lui fallait un témoin, un spectateur.

– D'accord. C'est tout?

– Oui.

– C'est bien... On reprendra tout ça demain...